

Groupe de recherche en économie
et politique agricoles
Département d'économie agroalimentaire
et des sciences de la consommation

98-09

**RELÈVE EN AGRICULTURE
ET FORMATION AGRICOLE :
UNE ÉQUATION À PLUSIEURS VARIABLES**

Jacques Tondreau
Michel Morisset

Université Laval
© Droits réservés GREPA

Septembre 1998

**Ce document a été déposé par chapitre.
Pour consulter la section désirée, cliquez sur le lien approprié :**

[Table des matières, liste des tableaux, des schémas et des graphiques, résumé, avant-propos, introduction](#)
[CHAPITRE 1 – La formation agricole : l'histoire d'un enjeu](#)
[CHAPITRE 2 – Agriculture spécialisée et discours sur la formation agricole](#)
[CHAPITRE 3 – Rapport à l'école et formation professionnelle](#)
[CHAPITRE 4 – Cadre d'analyse et méthodologie](#)
[CHAPITRE 5 – Relève en agriculture et formation agricole : analyse quantitative](#)
[CHAPITRE 6 – Relève en agriculture et formation agricole : analyse qualitative](#)
[Conclusion et Bibliographie](#)
[ANNEXE 1 – Grilles d'entrevue de groupe et questionnaires 1 et 2](#)
[ANNEXE 2 – Création de variantes pour la variable scol. 1](#)
[ANNEXE 3 – Analyses statistiques utilisées](#)

CHAPITRE 6

La relève en agriculture et la formation agricole : analyse qualitative

Dans le chapitre précédent, il est apparu que la décision des jeunes de la relève de se donner ou non une formation agricole était liée aux caractéristiques particulières des exploitations qu'ils auront à gérer dans les années à venir. En fait, l'analyse statistique est venue confirmer notre hypothèse principale à savoir que le type de formation acquis par les jeunes de la relève est en rapport avec la valeur des ventes des exploitations sur lesquelles ils seront peut-être les successeurs. En fait, plus la valeur des ventes est élevée sur la ferme, plus les jeunes de la relève se donnent une formation agricole. En somme, les jeunes sont influencés dans leur choix de formation par les conditions concrètes d'existence dans lesquelles ils sont placés. Cela nous ramène à l'idée que pour reprendre une ferme, il faut à tout le moins avoir l'impression que cela en vaut la peine et qu'il y a un certain avenir en ce sens. L'analyse qualitative des entrevues faites auprès des jeunes de la relève dans le cadre de cette recherche ne dément pas ce constat; elle vient cependant ajouter le fait que les jeunes de la relève qui ne se donnent pas de formation agricole ou qui n'ont pas de diplôme dans ce domaine d'études ont vécu une expérience scolaire souvent difficile, remplie de difficultés qu'ils n'ont pu surmonter.

Nous avons rencontré en entrevue (groupe et individuelles), dix-huit⁶⁹ personnes identifiées à la relève en agriculture, provenant d'horizons divers. L'âge de ces personnes varie entre 21 et 32 ans pour une moyenne de 26 ans. Dix des personnes rencontrées n'ont

69. Comme nous l'annoncions dans le chapitre 4, nous voulions rencontrer 80 jeunes choisis en fonction de différents critères tels que l'âge, la valeur des ventes sur la ferme, la principale production sur l'exploitation et le fait qu'ils possèdent ou non une formation agricole. En somme, les principales variables qui indiquaient des résultats dans l'analyse statistique. Toutefois, le nombre de participants à nos groupes de discussion a été très faible. Dans deux cas même, nous avons dû annuler le groupe de discussion prévu en raison du manque de participants. L'analyse présentée ici porte donc sur un nombre restreint d'individus, ce qui empêche de généraliser sur de nombreux points. En fait, tout ce qui pourrait être dégagé de l'analyse le sera à titre indicatif, sauf pour certains éléments où il se dessine une ligne de force très grande.

pas de formation agricole, alors que huit possèdent une telle formation. Neuf ne sont pas établis, trois sont partiellement établis et six sont complètement établis. Pour douze d'entre eux, les revenus sur la ferme se situent au-dessus de 50 000 \$, pour les autres, les revenus se situent en deçà de 50 000 \$. Ils oeuvrent dans le lait (8), dans le porc (3), dans le bovin (3), en aviculture (2), en horticulture ou dans la grande culture (2).

Tableau 26

**CARACTÉRISTIQUES DES PERSONNES IDENTIFIÉES À LA RELÈVE
RENCONTRÉES DANS LE CADRE DU VOLET QUALITATIF**

	Sylvain	Jean-Yves	Nathalie	David	Stéphane	Ghislain
Age	22 ans	26 ans	27 ans	28 ans	24 ans	28 ans
Sexe	mASCULIN	mASCULIN	fÉMININ	mASCULIN	mASCULIN	mASCULIN
Type de production	lAIT	porc et bovin	lAIT	porc	aviculture	aviculture
Revenu sur la ferme	+ 50 000 \$	+ 50 000 \$	+ 50 000 \$	+ 50 000 \$	+ 50 000 \$	+ 50 000 \$
Type et niveau de formation	secondaire 2	secondaire 4	DEC gén.	secondaire 3	DEP agricole	DEC zootech.
Etat du projet d'établissement	non établi	non établi	± établie	établi	non établi	établi

	Denis	Christian	Michel	Jocelyn	Patrick	Guillaume
Age	21 ans	24 ans	24 ans	25 ans	25 ans	28 ans
Sexe	mASCULIN	mASCULIN	mASCULIN	mASCULIN	mASCULIN	mASCULIN
Type de production	lAIT	lAIT	porc	lAIT	lAIT	bovin
Revenu sur la ferme	+ 50 000 \$	+ 50 000 \$	+ 50 000 \$	+ 50 000 \$	+ 50 000 \$	- 50 000 \$
Type et niveau de formation	DEC, GEEA	DEP agricole	secondaire 3	secondaire 2	secondaire 5	Bacc. enseig.
Etat du projet d'établissement	établi	établi	non établi	non établi	± établi	non établi

	Dominic	Owen	Patrice	Stéphane	Luc	Carl
Age	24 ans	24 ans	28 ans	32 ans	24 ans	26 ans
Sexe	mASCULIN	mASCULIN	mASCULIN	mASCULIN	mASCULIN	mASCULIN
Type de production	porc	lAIT	hort. biolog.	grande cult.	lAIT	bovin
Revenu sur la ferme	- 50 000 \$	- 50 000 \$	- 50 000 \$	- 50 000 \$	+ 50 000 \$	- 50 000 \$
Type et niveau de formation	DEC, GEEA	Bacc. agron.	DEC GEEA	Bacc. agron.	secondaire 4	secondaire 3
Etat du projet d'établissement	non établi	± établi	établi	non établi	non établi	établi

6.1 *Une socialisation précoce au métier d'agriculteur*

La socialisation professionnelle au métier d'agriculteur se fait selon deux modalités, soit la socialisation précoce sur la ferme ou la socialisation par l'école, c'est-à-dire à travers une formation agricole. Malgré la volonté du système scolaire de faire de cette dernière une formation complète, habilitant à la fois les individus à exercer le métier d'agriculteur et à être citoyen à part entière, force est de constater que nombre d'aspects du métier d'agriculteur ne peuvent s'acquérir à l'école. Avant d'apprendre un savoir, les jeunes identifiés à la relève apprennent à faire; c'est en fait un savoir-faire qu'ils intègrent comme une seconde peau. Cet aspect de la socialisation est peut-être le plus explicite dans les réponses que nous ont fourni les participants aux entrevues lorsque nous leur demandions à quel moment ils avaient pensé devenir agriculteurs, à quel moment ils avaient élaboré le projet de s'installer en agriculture. Pour la plupart des participants, le projet de devenir agriculteur s'est constitué vers l'âge de 14-15 ans. On sait que c'est vers cet âge que les jeunes élaborent des projets professionnels plus précis, s'éloignant en même temps des projets plus fantaisistes élaborés dans l'enfance (Riard, 1993; 1994).

En ce qui concerne le groupe des jeunes agriculteurs, ce projet n'est pas qu'un projet, il est aussi comme un allant de soi (« J'ai toujours pensé que je ferais ça »), comme un cheminement normal dont l'aboutissement est l'établissement sur la ferme. À titre d'exemple, voyons ce témoignage d'un participant :

Moi, j'avais les deux pieds dedans (l'agriculture). Ça fait que j'ai jamais pensé que je devenais agriculteur, je l'étais presque. C'est un peu comme se demander à quel âge on devient un homme. Il y en a qui l'apprennent plus vite que d'autres. (Stéphane, 24 ans, DEP agricole)

Ou encore :

J'ai commencé à faire de petits travaux sur la ferme vers l'âge de 8 ans. J'avais ma petite faucheuse à 8 ans. Une anecdote comme ça : le premier mot que j'ai dit tout petit bébé, c'est le mot « tracteur ». Avant de dire « maman » ou « papa », j'ai dit « tracteur ». Quand j'allais à l'école, je travaillais environ cinq heures par jour sur la ferme. Ça m'a habitué au train-train de l'agriculture; ça m'a fait voir toutes les étapes. En étant pas toujours là, c'est certain que j'en ai manqué des bouts, mais je voyais l'essentiel. (Denis, 21 ans, GEEA)

Ce dernier témoignage est instructif puisqu'il met en évidence que l'apprentissage du métier se fait par étapes, en passant par les différentes tâches que commande le travail sur la ferme. Cet aspect rejoint les travaux de Jorion et Deblos sur les ostréiculteurs. Pour ces deux

auteurs, ce n'est pas le savoir qui se transmet directement, « d'une cervelle à l'autre » comme on le pense généralement, mais bien le travail. En effet, sur l'exploitation, le jeune occupe successivement les différentes tâches jusqu'à « s'y voir », jusqu'à pouvoir se projeter dans l'avenir et se voir comme professionnel (Jorion et Deblos, 1990, dans Jacques-Jouvenot, 1997 : 30-31).

La socialisation précoce au métier d'agriculteur constitue pour plusieurs des participants aux entrevues une condition quasi essentielle à la réussite en agriculture. Selon eux, cette expérience acquise pendant l'enfance, et surtout pendant l'adolescence, serait un atout de taille dans la prise en charge d'une exploitation agricole. Qui plus est, la socialisation primaire sur la ferme aurait permis à plus d'un d'assimiler et d'intégrer avec beaucoup plus de facilité les connaissances enseignées dans les cours de formation agricole :

C'est ce qui m'a permis de mieux passer à travers mon cours de cégep en agriculture parce que j'avais déjà des connaissances de base qui me permettaient d'aller chercher plus dans mon cours. Si je n'avais pas eu cette expérience de base, j'aurais eu beaucoup à apprendre. On sait qu'à la fin d'un cours, on en retient pas mal moins qu'on en a appris, donc quand tu as la base, t'as pas besoin de la retenir. Les études, ça complète l'expérience acquise. Tout est à expliquer pour quelqu'un qui n'a jamais touché à cela, ils ne peuvent pas autant rentrer dans leur cours que ceux qui ont vécu sur une ferme. (Stéphane, 28 ans, GEEA)

En ce sens, les jeunes identifiés à la relève qui se donnent une formation agricole sont dans la même situation que les enfants des classes moyennes et aisées par rapport aux enfants provenant d'un milieu modeste. Les premiers assimilent la culture scolaire comme un prolongement de leur milieu familial et se sentent à l'aise à l'école; les seconds vivent la culture scolaire comme une étrangeté, puisque leur culture d'origine est parfois trop différente pour qu'ils puissent se reconnaître dans celle de l'école. En ce sens, les enfants des classes sociales moyennes et aisées ont une longueur d'avance sur les autres en ce qui concerne l'école. Dans cet ordre d'idées, l'expérience acquise avant l'entrée dans une formation agricole en milieu scolaire constitue déjà en soi un acquis qui n'est pas négligeable si l'on en croit les participants aux entrevues.

Même si cela n'est pas exprimé clairement et de manière explicite par les participants, on comprend que le fait de donner une subvention à l'établissement à tous ceux qui ont obtenu un GEEA quelle que soit leur origine sociale (provenant d'un milieu agricole ou non),

en laisse quelques-uns perplexes quant à la reconnaissance de leur expérience de base, qu'ils considèrent comme essentielle pour pouvoir tirer le maximum d'une formation agricole⁷⁰.

Cette expérience acquise sur la ferme constitue pour ceux qui n'ont pas de diplôme d'études secondaires ou qui ne se sont pas donnés de formation agricole un atout majeur pour le métier qu'ils entendent exercer ou qu'ils exercent déjà. Les participants aux entrevues comprennent fort bien qu'on ne naît pas producteur agricole, on le devient à travers un long apprentissage des manières d'être, de sentir et de faire qui caractérisent le métier d'agriculteur. C'est justement parce qu'ils saisissent bien la dynamique d'acquisition du métier, qui s'échelonne sur une longue période, qu'ils défendent leur point de vue sur l'expérience acquise sur la ferme. Les témoignages sur cet aspect de la socialisation primaire au métier sont plutôt explicites. Par exemple :

Moi, j'ai pas fait de formation, mais j'ai acquis plus d'expérience, c'est beau la théorie, mais quand t'as les mains dans le jus jusqu'ici, la théorie, c'est moins bon. (Jocelyn, 25 ans, secondaire 2)

L'importance accordée à l'expérience acquise sur la ferme par les jeunes de la relève, qu'ils aient effectué ou non une formation agricole, s'exprime aussi dans les propos de ce participant qui considère que la formation agricole est nécessaire pour ceux qui ne viennent pas du milieu : « Dans mon cours à l'ITA, il y avait des gens qui n'avaient pas été élevés sur des fermes, pour eux, il n'y avait pas de choix, il fallait faire un cours en agriculture. » (Denis, 21 ans, FA)

Dans l'ensemble, on observe donc chez nos participants que la socialisation primaire sur la ferme est constitutive d'une identité professionnelle. Cette dernière se construit aussi dans l'anticipation d'une trajectoire d'emploi et dans les possibilités d'exercer le métier envisagé dans la vie active. C'est entre autres à travers les avantages et les désavantages du métier d'agriculteur que les personnes interrogées définissent *leur* métier.

70. On peut également penser que c'est une façon pour ces participants de dire que l'accès à la profession d'agriculteur devrait être réservé aux initiés en excluant les profanes. Peut-être ont-ils raison de penser en ce sens puisqu'il est assez bien connu que l'acquisition des compétences liées au métier d'agriculteur commande l'apprentissage successif de nombreuses tâches sur une période relativement longue (voir sur le sujet Jacques-Jouvenot, 1997 : 181 et suiv.). En ce sens, une formation agricole de deux ou trois ans, ponctuée d'un ou deux stages de courte durée sur une exploitation, permet-elle vraiment de remplacer une socialisation précoce et prolongée aux travaux de la ferme ?

6.2 Les bases de l'identité professionnelle

On ne devient pas agriculteur comme on devient cadre dans une entreprise; le premier vit et grandit sur la ferme et acquiert graduellement un savoir-faire lié au métier d'agriculteur; le second doit nécessairement passer par l'école pour acquérir les savoirs et les savoir-faire indispensables à sa profession. C'est d'ailleurs à travers la socialisation scolaire que se constituera une partie de l'identité professionnelle du cadre. Chez les futurs exploitants de ferme, cette identité prend forme très tôt, en même temps que se dessine le désir de reprendre la ferme familiale pour s'y installer et travailler soi-même comme agriculteur. Cette identité prend forme aussi dans le fait d'être désigné comme relève potentielle sur la ferme familiale. Dans ce cadre de socialisation primaire, les jeunes de la relève apprennent certes les rudiments du métier d'agriculteur, mais ils intègrent aussi la culture propre à ce métier, culture fondée en bonne partie sur l'interaction du travail et de la famille. Outre ces éléments de fond de l'identité professionnelle, d'autres facteurs viennent favoriser la construction de cette dernière. Parmi ceux-ci, on note la vision que les jeunes ont du métier d'agriculteur, de ses avantages comme de ses inconvénients, leur participation dans leur milieu respectif, soit dans des associations s'occupant de la relève agricole, soit au sein de l'UPA et, comme l'avaient identifié Mallein et Cautrès, dans la possibilité d'« exercer son métier comme travailleur indépendant ». (Mallein et Cautrès, 1993 : 217)

Tous les participants sont conscients des difficultés liées au métier d'agriculteur. Pour certains, il ne faut pas avoir peur de travailler, d'investir des heures (Jocelyn, 25 ans, secondaire 2; Owen, 24 ans, Bacc. agronomie), « il faut que tu t'adaptes, ce sont de longues heures de travail » (Patrice, 28 ans, GEEA). Pour d'autres, il faut s'améliorer, « essayer de nouvelles affaires, de nouvelles technologies » (Patrick, 25 ans, DEP soudure), « développer des connaissances en génétique » (Sylvain, 22 ans, secondaire 2). Quelques-uns ont même travaillé à l'extérieur de la ferme familiale avant de prendre une décision définitive concernant leur établissement.

Agriculteur : profession ou mode de vie ?

Sur le plan de la vision du métier d'agriculteur, on remarque une certaine diversité dans les réponses. La revue de la littérature nous avait amenés à identifier au moins deux visions de l'agriculture, soit l'agriculture comme mode de vie, soit l'agriculture comme profession. Nous retrouvons ces deux visions du métier dans les propos de nos participants. Il ressort toutefois une troisième vision du métier : ce dernier est alors compris comme un travail tout à fait sur le même plan qu'un autre. En somme, trois visions du métier d'agriculteur sont exprimées par les participants.

Il y a ceux qui considèrent que le métier d'agriculteur est un mode de vie, notamment en raison du contact avec la nature, les animaux et les possibilités de faire profiter la famille des avantages de la vie près de la nature. Par exemple :

Ce qui compte le plus pour moi, c'est la qualité de vie, le fait d'être en plein air, dans la nature. Je n'aurais pas pu travailler à l'intérieur. Pour ma famille aussi, c'est important. De pouvoir faire grandir mes enfants dans un milieu agricole, c'est plus facile et meilleur. (Patrice, 28 ans, GEEA)

Ou encore :

Sur la ferme, on a une certaine liberté, on est dans la nature, une liberté que les citadins ont pas. Les gens de la ville ont pas cette liberté. J'ai beaucoup d'amis qui sont de la ville et ce qui les attirent en campagne, c'est cette liberté et la verdure. (Luc, 24 ans, secondaire 4)

On ne peut pas dire cependant que cette vision de l'agriculture, même si elle est soulignée par un bon nombre de nos participants, soit particulièrement prisée par ces derniers. En fait, ils mettent beaucoup plus l'accent sur le fait que la vraie liberté est liée au travail qu'ils font; c'est une liberté qui n'est pas donnée à tous les travailleurs selon eux. Ils sont conscients de leur statut de travailleur indépendant, puisqu'ils indiquent à plusieurs reprises, lors des entrevues, les possibilités de faire les choses comme ils l'entendent, d'être leur propre patron. Comme le soulignait un participant : « Travail sur une ferme, c'est valorisant. Tu fais des choses pour toi, c'est pas comme travailler en usine. Chaque chose que tu fais, c'est pour toi. » (Carl, 26 ans, secondaire 3). Ou encore, cet autre participant : « C'est la liberté, la liberté de faire ce que tu veux. » (Denis, 21 ans, GEEA).

Une seconde vision se dessine, soit celle du métier d'agriculteur comme une profession. On peut cependant s'étonner que malgré un discours syndical très articulé autour

du métier d'agriculteur comme une profession, on ne retrouve pas chez nos participants une adhésion particulièrement forte à cette vision des choses. L'idée de profession est mise en rapport avec le fait que le métier d'agriculteur commande de travailler avec sa tête - « Moi, j'ai l'impression que c'est une profession, car tu te sers beaucoup de ta tête, pas juste de tes mains » (Patrick, 25 ans, DEP soudure) - et que les décisions sur la ferme peuvent coûter de l'argent - « c'est une profession parce que chaque chose que tu fais, ça peut te coûter de l'argent » (Jocelyn, 25 ans, secondaire 2). Mais en aucun cas, les participants n'ont défendu avec force l'idée que leur métier était une profession, tout au plus soulignent-ils que les difficultés du métier, la complexité de certaines tâches et l'engagement que commande le travail en agriculture, constituent en soi des éléments d'un travail professionnel.

Une troisième vision du métier d'agriculteur se dessine alors que certains le considèrent définitivement comme tout autre travail. Dans cette vision du métier, il y a un changement important dans la manière de concevoir la ferme et le travail qui s'y effectue. Par exemple, ce participant qui affirme que « c'est le porc qui m'a donné ma vision de l'agriculture, je vois ça plus comme une industrie, comme une production » (Dominic, 24 ans, GEEA). Cette vision de l'agriculture en tant qu'industrie en cache une autre où il y a une prise de conscience des enjeux de l'agriculture et de son évolution pour les prochaines années :

Aujourd'hui, ce ne sont plus des entreprises familiales avec la comptabilité dans une boîte de chaussures. Il faut vraiment avoir des qualités de gestionnaire et tenir une bonne comptabilité sinon on ne peut pas opérer adéquatement. Quelqu'un qui n'a pas de connaissances en comptabilité, en planification et en gestion, il ne peut pas exploiter une ferme aujourd'hui, à moins d'avoir une personne qui l'épaule en ce sens. (Owen, 24 ans, Bacc. agronomie)

Ou encore :

Le problème, c'est les grosses compagnies qui bouffent les petits de plus en plus. Déjà qu'elles ont la plupart des techniciens, bientôt elles vont aller chercher le reste. Chez nous, je le vois, il y a plusieurs producteurs qui vont acheter des fermes où il n'y a plus de relève. Acheter le terrain du voisin, ça c'est toujours fait, mais aujourd'hui, ça se fait de plus en plus. La ferme chez nous vaut au-dessus d'un million. Si mon père me la vend le vrai prix, je serai jamais capable d'acheter ça. Le seul moyen dans mon coin pour s'établir, c'est de se débarrasser de tout ce qui est pas nécessaire, comme la grosse machinerie, pis de donner ça à forfait. (Stéphane, 24 ans, DEP agricole)

À la lumière du témoignage précédent, il appert qu'il est tout aussi difficile pour le jeune de reprendre la ferme familiale lorsque celle-ci est devenue plus importante que la

moyenne des fermes québécoises, que pour cet autre jeune de la relève qui se voit dans l'impossibilité de reprendre la ferme familiale car cette dernière ne permet pas de retirer les revenus nécessaires afin de vivre de manière adéquate.

Participation aux organismes du milieu

Que ce soit ceux qui ont une formation agricole ou encore ceux qui n'en possèdent pas, on s'accorde pour dire dans l'ensemble que la participation aux organismes du milieu comme les associations des jeunes ruraux, la Fédération de la relève agricole, les syndicats de gestion, l'UPA, etc., permet d'aller chercher une somme d'informations appréciables touchant l'agriculture en général et sur les différentes productions en particulier. Tout aussi important semble-t-il, c'est le fait que ce type d'activités permet de se tenir au courant des nouveaux développements en matière de politiques agricoles :

C'est un bon moyen de s'informer au niveau des politiques agricoles, c'est une façon d'être dans les premières loges. En même temps, ça permet de rencontrer d'autres gens qui sont en agriculture. (Dominic, 24 ans, GEEA)

Dans une autre optique, ceux qui n'ont pas de formation agricole et qui participent à de tels organismes y voient là une façon de compenser leur manque de formation (David, 28 ans, secondaire 4; Sylvain, 22 ans, secondaire 2). L'effet de substitution que procurerait la participation aux organismes du milieu est bien illustré dans le témoignage de ce participant :

Moi, j'ai été président de l'association des jeunes ruraux de mon coin, je m'occupe aussi de la société d'agriculture. Pour quelqu'un comme moi qui n'a pas de formation agricole, ça m'a apporté beaucoup, ça permet de connaître des gens, des trucs. (Patrick, 25 ans, DEP soudure)

Pour trois de nos participants, l'implication dans les activités des organismes du milieu est un bon moyen de se connaître en raison du contact qui est établi avec d'autres jeunes de la relève ainsi qu'avec d'autres producteurs agricoles. Les visites de fermes qui sont effectuées au sein de certains de ces organismes semblent un autre bon moyen pour nos participants de se situer par rapport aux autres. En fait, la participation aux organismes du milieu dans le domaine agricole semble un bon moyen pour construire et entretenir une identité professionnelle.

6.3 Pourquoi choisir la formation agricole ?

Les recherches qui ont été faites auprès des personnes qui ont effectué une formation et celles qui n'en possèdent pas montrent que les deux groupes tendent à justifier leur choix en matière de formation, c'est-à-dire que les personnes qui ont une formation ont une vision plutôt favorable de celle-ci, alors que les personnes qui n'ont pas effectué de formation ont plutôt tendance à apprécier la formation sur le tas. Comme on peut s'y attendre, nous avons rencontré ce biais chez nos participants. En effet, il y a entre ceux qui possèdent une formation agricole et ceux qui n'ont ni diplôme ni formation une vision qui est généralement fortement contrastée.

Les jeunes de la relève qui possèdent une formation agricole ont le plus souvent connu une expérience scolaire sans trop de difficultés au secondaire, donc une expérience scolaire beaucoup plus favorable à la poursuite des études. Malgré des témoignages variables sur les bienfaits de la formation agricole, un point commun ressort fortement des propos des participants qui ont acquis une telle formation. En fait, c'est l'ouverture d'esprit que permet la formation agricole qui serait l'atout majeur de cette dernière. Par exemple, les témoignages suivants :

Ce que j'ai appris le plus à St-Hyacinthe, c'est pas nécessairement les techniques mais plus comment aller chercher l'information et aussi avoir l'esprit ouvert et de voir que les choses se font autrement ailleurs. (Ghislain, 28 ans, DEC Zootechnie)

Je dirai que ça prend pas nécessairement une formation pour réussir en agriculture, ça prend de l'ouverture. Il faut voir autre chose. Mais la formation agricole m'a permis de faire des stages, de voir comment les choses se passent ailleurs. Ça m'a permis de voir que c'était pas si pire chez nous. (Denis, 21 ans, GEEA)

Ceux qui ne possèdent aucune formation ni diplôme ont connu plus souvent un cheminement scolaire où ils ont rencontré beaucoup de difficultés d'apprentissage qui les ont menés généralement au décrochage scolaire. C'est là un des traits marquants et un point commun chez la majorité des participants qui ne se sont pas donnés de formation, à savoir les difficultés scolaires qu'ils ont connues pendant leur scolarité au secondaire. Comme l'exprimait un des participants : « Moi, j'ai arrêté l'école parce que j'aimais pas ça, puis j'étais pas bon, j'aurais aimé ça être bon, mais quand tu es plus manuel qu'intellectuel... » (Jocelyn, 25 ans, secondaire 2). Même son de cloche pour d'autres participants ayant vécu de sérieuses difficultés scolaires qui les ont amenés à quitter les études secondaires pour

travailler sur la ferme de leurs parents (Michel, 24 ans, secondaire 3; Luc, 24 ans, secondaire 4) ou dans les industries liées au domaine de l'agriculture (David, 28 ans, secondaire 3; Sylvain, 22 ans, secondaire 2). Il est particulièrement frappant que sur un échantillon aussi petit, on rencontre autant de jeunes qui ont connu de sérieuses difficultés scolaires. *On peut même se demander si les difficultés scolaires ne seraient pas la principale raison qui amènerait les jeunes de la relève agricole à ne pas persévérer dans leurs études.* Cette hypothèse est d'autant plus plausible que la relève est essentiellement constituée de garçons, lesquels sont plus susceptibles de décrocher au secondaire et d'aller moins loin dans leurs études. Il devient presque irréaliste dans ces conditions de demander à des jeunes de la relève ayant eu une expérience scolaire difficile, parfois humiliante, pleine de difficultés scolaires, de faire l'effort de se donner une formation agricole de niveau collégial afin d'obtenir les aides à l'établissement.

Le décrochage scolaire de ces jeunes était d'autant plus prévisible que le travail sur la ferme était possible pour eux. Pour la plupart des jeunes du secondaire, le fait de quitter l'école avant l'obtention du diplôme de 5^e secondaire veut dire entrer dans un monde d'incertitudes en raison des problèmes d'insertion professionnelle. Cette difficulté majeure n'est pas une réalité pour la plupart des jeunes identifiés à la relève en agriculture qui peuvent s'intégrer immédiatement au travail de la ferme après l'abandon de leurs études.

Le besoin de consommation rapide et la pression des pairs constituent deux autres éléments en défaveur de la formation des jeunes de la relève. L'enquête de Filteau et Laliberté (1987) indiquait que les fils d'agriculteurs qui avaient décroché de l'école secondaire justifiaient leur décision par le fait que le travail sur l'exploitation constituait pour eux une source de revenu appréciable. Sur la question de l'argent, le témoignage suivant est plutôt éloquent :

C'est sûr, ça prend ça si on veut suivre. Tu sais, à un moment donné, il faut que tu suives les autres. Ça te prend un « char », ça te prend ci, ça te prend ça. Il faut que tu suives, sinon tu te fais regarder de travers. C'est « niaiseux » pareil. (Jocelyn, 25 ans, secondaire 2)

Au Québec, comme le confirment les quelques études sur le travail des jeunes pendant leur scolarité, la consommation associée au travail rémunéré peut engager ces derniers dans une roue de la consommation où de nouveaux besoins apparaissent à mesure que les

précédents sont comblés, commandant par là même de s'intégrer davantage au marché du travail (CSE, 1992).

Malgré toutes les réticences que le système d'éducation québécois oppose à un arrimage trop précis entre les compétences acquises en milieu scolaire et celles exigées par le marché du travail, malgré l'intention du MEQ de faire de la formation générale une des priorités de la formation scolaire, qu'elle soit de niveau secondaire ou de niveau collégial, on doit se rendre à l'évidence que cette formation générale en rebute plus d'un. Certains témoignages sont particulièrement éclairants sur ce sujet, par exemple :

C'est ce que j'ai moi, un DEC avec trois attestations. Il me manque 2 français et 2 philosophies. Les trois attestations sont reconnues comme un DEC au niveau du MAPAQ. La seule différence, c'est que tu as pas besoin de suivre tous les cours de français et de philosophie. Mon but, ce n'était pas de faire du français ou de la philosophie, mais bien de faire mon cours agricole. Si ç'avait été possible de faire le DEC sans français ni philosophie, je l'aurais fait comme ça, parce que je me dis que lorsque tu t'en vas en agriculture, tu n'y vas pas pour faire de la littérature ou pour voir ce que les Grecs ont fait. C'est ce que je déplore des cégeps et des universités : ça sert à quoi le français puis la philosophie quand tu t'en vas en agriculture. Puis ça coûterait moins cher et il y aurait moins de décrochage parce qu'il y aurait moins de cours ennuyants. Moi, je ne vois que des avantages à faire un DEC axé sur l'agriculture seulement. Tu aurais beaucoup plus de monde qui irait suivre une formation collégiale ou universitaire si les cours étaient concentrés dans leur domaine d'études. (Patrice, 28 ans, GEEA)

Ou encore, cet autre point de vue tout aussi explicite :

Quand j'ai fini mon diplôme de secondaire 5, j'ai été dans un cégep puis là j'avais 32 heures de cours par session. Là-dessus, il y avait 12 à 14 heures de cours agricole. Le reste, c'était du français, de la philo. et de l'éducation physique. Juste l'éducation physique prenait presque autant de temps que la formation agricole. Moi qui est pas trop sportif, ça m'a découragé. Pis ça en a découragé plusieurs. (Stéphane, 24 ans, DEP agricole)

Que penses-tu de l'idée de créer un DEC uniquement axé sur la formation agricole ?

Cent pour cent d'accord avec ça. Je parle par expérience. On était 13 en formation agricole au secondaire puis 4 ont passé au collégial mais qui se sont découragés à cause du français, de la philo. et puis de l'éducation physique. (Stéphane, 24 ans, DEP agricole)

Le DEC modulaire en trois AEC semble une des pistes les plus intéressantes pour attirer et retenir les jeunes identifiés à la relève dans un cheminement de formation. C'est en fait une des solutions envisagées par ceux qui auraient souhaité et qui souhaiteraient reprendre

ou poursuivre des études collégiales après une absence plus ou moins prolongée des institutions scolaires.

Les aides à l'établissement

Les raisons pour lesquelles on choisit de se donner une formation agricole sont nombreuses et rendent compte des intérêts et des cheminements divers des jeunes de la relève identifiée en agriculture. Depuis la mise en place en 1994 de l'incitatif à la formation de la Société de financement agricole, qui lie l'obtention des aides à l'établissement au fait de s'être donné une formation agricole, on remarque une augmentation des inscriptions en formation agricole⁷¹. La question qui vient à l'esprit est de savoir si cette augmentation des inscriptions est liée à l'incitatif de la SFA ou à un autre phénomène, car sur ce point, les statistiques sont incapables de répondre. Les entrevues effectuées auprès des jeunes de la relève qui ont fait une formation agricole confirment que la mise en place de l'incitatif a eu des effets sur leur décision de se donner une formation agricole comme l'indiquent, entre autres exemples, les deux témoignages suivants :

Pour moi, c'était comme un cheminement normal. Aujourd'hui, on sait qu'avec de la formation, ça ouvre des portes. Puis pour la prime à l'établissement de 10 000 \$? (Stéphane, 24 ans, DEP agricole)

Ou encore :

Moi, c'est parce que mes connaissances étaient pas assez grandes pour pouvoir m'établir, surtout en comptabilité et en planification. Une fois rendu au cégep, je me suis rendu compte qu'il m'en manquait encore plus que je ne pensais. Comme le milieu agricole, c'est un monde qui évolue beaucoup, il faut se recycler. Donc, ça vaut la peine de se donner une formation. Un des facteurs qui a fait que j'ai fait des études (collégiales et en agriculture), c'est la fameuse prime à l'établissement. À ce moment-là, ils donnaient (la SFA) de moins en moins de subventions à l'établissement et ils disaient que ça prendrait une formation agricole pour obtenir la prime (Patrice, 28 ans, GEEA).

Les aides à l'établissement ne laissent pas indifférents bon nombre de participants aux entrevues. En fait, tant que le processus de transmission des fermes québécoises s'est effectué dans le cadre de la ferme familiale typique, c'est-à-dire des fermes orientées pour une

71. Rappelons qu'au même moment, la formation professionnelle dans son ensemble connaît un déclin inquiétant comme le confirment les données du MEQ (1996 : 29). Il importe de garder à l'esprit ce fait pour pouvoir apprécier à sa juste valeur la hausse des inscriptions en formation agricole.

partie vers le marché et pour une autre partie vers les besoins de subsistance, ce sont les savoir-faire, l'expérience acquise sur la ferme, qui ont constitué l'essentiel des éléments constitutifs du métier. La spécialisation des productions agricoles, le mouvement de concentration des fermes québécoises et les nouvelles conditions de production découlant des impératifs liés à la concurrence, favorisent dans l'ensemble une augmentation rapide des capitaux nécessaires à l'achat et au fonctionnement des fermes. Dans ces conditions, les jeunes qui souhaitent s'établir en agriculture sont confrontés à des problèmes liés au capital financier nécessaire à l'accession à la propriété. Cette question des capitaux est revenue sans cesse dans les entrevues de groupe et les entrevues individuelles; elle est centrale dans les préoccupations des personnes identifiées à la relève. Les aides à l'établissement s'avèrent un moyen, parmi d'autres, qui allège ce fardeau du capital. Les positions face aux règles de distribution des aides à l'établissement de la SFA sont diverses mais s'orientent tout de même selon deux axes :

Il y a d'abord ceux qui possèdent une formation agricole et qui sont en grande majorité favorables au fait de lier dorénavant l'aide à l'établissement au niveau de formation atteint :

Moi, je suis d'accord à lier la prime et la formation. Ça empêche les personnes qui manquent de connaissances ou qui ne sont pas sûres d'aller dans ce domaine-là [l'agriculture] d'avoir des subventions qui sont nécessaires pour des gens comme nous qui sommes sûrs de s'établir. Ils se sont aperçus qu'il y en avait plusieurs qui recevaient leur prime puis qui ne faisaient pas cinq ans en agriculture, parce qu'ils faisaient faillite. (Patrice, 28 ans, GEEA)

Toutefois, on comprend dans ce groupe que le fait de lier la prime à la formation ne favorise pas nécessairement ceux qui avancent en âge et qui souhaiteraient tout de même s'établir :

Je trouve la formule intéressante mais pour être au courant de certaines statistiques, c'est peut-être l'application qui est un peu sévère. Ça s'est fait du jour au lendemain. Présentement, l'âge moyen à l'établissement est autour de 28 ans et il y a un bon pourcentage de gens qui n'ont pas de formation. Donc on a des personnes qui ont 28 ans, qui n'ont pas de formation et qui veulent s'établir. Il est peut-être tard un peu pour suivre une formation. Il y a chez ces personnes un bagage de formation sur le tas qui est aussi bon. (Dominic, 24 ans, GEEA)

Nos propres données indiquent qu'un nombre important des personnes identifiées à la relève sont dans la situation décrite par ce participant. En fait, plus les personnes identifiées à

la relève sont âgées et plus le risque est grand qu'elles ne possèdent pas de formation agricole ou même aucune formation et aucun diplôme. Parmi le groupe des 30 ans et plus, c'est 22,3 % qui ne possèdent ni formation ni diplôme; seulement 10,2 % des jeunes de la relève ayant moins de 20 ans sont dans cette situation.

Il y a ensuite ceux qui ne possèdent pas de formation et qui jugent plutôt injuste cette mesure considérant qu'ils ont tout de même acquis dans la plupart des cas une bonne expérience sur la ferme, expérience nécessaire, selon eux, à l'exploitation d'une entreprise agricole (Michel, 24 ans, secondaire 3; Luc, 24 ans, secondaire 4). Pour un cas tout au moins, le fait de ne pouvoir bénéficier des aides à l'établissement signifie l'impossibilité de s'établir. Comme l'affirme ce participant : « Parce que je n'ai pas la prime, ça m'empêche de m'établir. Mes parents ne peuvent pas me vendre la ferme dans ces conditions, il devraient me la vendre moins chère et ils ne sont pas capables. » (Jean-Yves, 26 ans, secondaire 4). Pour d'autres enfin, les aides à l'établissement ne semblent pas les déranger outre mesure même s'ils avouent que cela peut donner un bon coup de pouce. Par exemple, le témoignage de ce participant :

Moi, ça me dérange pas de ne pas avoir accès à la prime à l'établissement de 20 000 \$. Si j'avais voulu l'avoir, il aurait fallu que je fasse trois années d'études à l'ITA. Pendant ce temps, je travaillais sur la ferme et j'ai fait pas mal plus que 20 000 \$. La seule place où je suis désavantage, c'est au crédit agricole pour le taux d'intérêt. (Patrick, 25 ans, DEP soudure)

L'écart est particulièrement grand entre ce que les jeunes de la relève attendent en terme d'aide financière à l'établissement et ce qui se passe dans les faits lorsqu'ils présentent leur dossier d'établissement. En fait, cet écart crée un niveau de frustration passablement élevé :

Quand on est en formation agricole, la première chose que les professeurs nous disent, c'est qu'on est chanceux parce qu'on fait une formation agricole et puis qu'en plus on va avoir en sortant une belle prime de 20 000 \$ comme si c'était automatique. Moi, j'ai monté un dossier d'établissement puis je me suis donné beaucoup de misère à faire ça. Je l'ai fait vérifier par les profs à l'ITA et par les agronomes du MAPAQ. Quand on s'est présenté à la Société de financement agricole, on a été mis à l'étude, c'est-à-dire qu'ils nous regardaient aller. Si on se pète la gueule, ils nous en donnent pas; si on est capable de montrer qu'on va être rentable, peut-être qu'ils vont nous en donner. Ils font miroiter qu'ils veulent aider la relève, mais on voit pas les preuves de cela. (Patrice, 28 ans, GEEA)

La question de la formation et de la réussite sur la ferme

Il est clair que pour la très grande majorité de ceux qui n'ont pas fait de formation agricole, cette dernière n'est pas perçue comme une nécessité même si on convient qu'elle peut être un atout. En fait, pour ceux qui n'ont pas de formation, certains éléments viennent compenser l'absence de formation agricole. Par exemple, pour un des participants, le temps passé sur la ferme a permis d'acquérir une expérience qu'il n'aurait pas acquise s'il avait été sur les bancs d'école :

Moi je pense que je peux gérer une ferme aussi bien qu'une autre personne qui a une formation, puis même je dirais que si tu fais pas de formation, tu travailles plus sur la ferme et plus tu acquiertes des capacités physiques et manuelles. (Patrick, 25 ans, DEP soudure)

Ou encore :

Je pense qu'on peut s'établir sans avoir de formation agricole et réussir, comme on peut avoir une formation agricole et ne pas réussir. Je me dis que même si tu as pas une formation agricole mais que tu es curieux, que tu cherches de l'information, tu peux réussir (Stéphane, 24 ans, formation agricole)

Pour un autre, une formation agricole ne constitue pas en soi une garantie de réussite sur la ferme puisqu'il est possible d'avoir une formation et de ne pas réussir. En fait, la curiosité et la recherche d'information compenseraient une absence de formation.

La formation agricole n'est pas nécessaire pour réussir sur la ferme parce que quelqu'un qui veut se renseigner reçoit à la maison des lettres d'information, la *Terre de chez nous*, il peut aller chercher tous les renseignements qu'il lui faut. (David, 28 ans, secondaire 3)

C'est aussi le recours aux conseillers agricoles et à la formation continue qui est valorisé, que ce soit le technicien de la coopérative ou encore l'agronome, pour aller chercher l'information nécessaire à la bonne marche de l'exploitation agricole. Ce moyen de se renseigner est même considéré par deux participants comme un substitut à la formation agricole (Jean-Yves, 28 ans; Carl, 26 ans). Toutefois, malgré le fait que le recours aux conseillers agricoles puisse effectivement remplacer une absence de formation agricole, on sait dans l'ensemble que plus les producteurs agricoles sont scolarisés ou s'ils détiennent une formation agricole, plus ils font appel aux services des conseillers agricoles; en sens inverse, moins les producteurs sont scolarisés ou s'ils ne possèdent pas une formation agricole, moins ils font appel aux services des conseillers (Hamel, Morisset et Gagnon, 1993). Un seul de

nos participants, qui n'avait pas de diplôme d'études secondaires, considérait que le fait de ne pas avoir de formation agricole constituait un handicap et réduisait les chances de réussite sur l'exploitation agricole. Pour ce dernier, la formation agricole augmente le niveau de connaissances et permet de savoir avec plus de précision où on s'en va (Sylvain, 22 ans).

Rôle des conseillers en orientation

On se souviendra que nous avions souligné le rôle parfois ambigu que jouait les conseillers en orientation des écoles secondaires par rapport aux jeunes issus d'un milieu agricole. En fait, on sait que les jeunes de la relève en agriculture qui ont de très bonnes performances scolaires sont parfois invités à étudier dans un autre domaine que l'agriculture, les conseillers en orientation considérant que ce serait un gaspillage que de laisser ces jeunes étudier dans le domaine agricole :

Quand j'étais au secondaire, j'ai rencontré un conseiller en orientation, puis lui m'a déconseillé d'aller en agriculture parce que j'avais de bonnes notes : il trouvait quasiment que c'était de gaspiller un talent (Denis, 21 ans).

Ce problème n'est pas nouveau puisque déjà, au XIX^e siècle, lorsqu'un futur exploitant de ferme obtenait de bons résultats scolaires dans le cours moyen agricole offert soit par La Pocatière soit par l'Institut d'Oka, il était invité à poursuivre ses études au cours agronomique, privant ainsi l'agriculture de ses meilleurs éléments. On pourrait souhaiter une prise de conscience plus grande de la part des conseillers en orientation dans les polyvalentes envers le défi que représente aujourd'hui le métier d'agriculteur. De là, ils pourraient favoriser un discours positif de ce travail auprès des jeunes qui proviennent du milieu agricole et qui souhaiteraient s'établir sur une ferme.

6.4 « C'est nous autres qui la fait l'avenir »

On ne peut départager de façon claire les participants aux entrevues en mettant en rapport leur niveau de formation et leur vision de l'avenir. Toutefois, chez ceux qui ont une formation, on observe plus généralement une vision positive de l'avenir et une capacité à se projeter dans le futur. En fait, on peut même observer une détermination certaine dans certains cas : « Tant qu'on va avoir confiance en l'avenir, l'avenir va avoir confiance en nous autres. C'est nous autres qui la fait l'avenir. » (Denis, 21 ans). D'autres ont une vision structurée de ce qu'ils entendent faire avec leur exploitation :

Moi, un de mes grands rêves, c'est d'avoir une grosse ferme, quelque chose pour faire travailler 2 ou 3 employés.

Pourquoi veux-tu une grosse ferme ? Pour le prestige ? Pour l'avenir ?

Un peu de tout cela, mais aussi une sécurité si jamais le quota tombe. On sait que plus les fermes vont être grosses, moins elles risquent de faire faillite, à moins d'avoir une petite ferme à soi, qui soit toute payée (Christian, 24 ans, DEP agricole).

Par contre, on remarque chez ceux qui n'ont pas de formation, certaines craintes face à l'avenir. Quoique les choses ne se présentent pas de manière tranchée chez nos participants, on observe :

Moi, j'ai pas vraiment d'inquiétude sauf que je pense qu'un jour, ça va atteindre une limite. Avant, dans un rayon de 3 km, t'avais dix cultivateurs, maintenant t'en a trois. C'est ce qui me fait peur un peu, c'est qu'on grossit, puis on investit, mais il vient un temps où tu peux pu grossir puis il faudrait que tu investisses encore. Pour le moment, on s'associe avec nos parents, puis nos frères et soeurs, mais il va venir un temps où il va falloir s'associer avec d'autres cultivateurs. (Patrick, 25 ans, DEP soudure)

On sait que nombres de personnes ont une vision fataliste de la vie, c'est-à-dire une vision «qui se caractérise par une perspective dominante de conservation, l'absence de plan de vie et une position d'attente passive à l'endroit d'un avenir jugé imprévisible [...]» (Mercure, 1982 : 236). Ces personnes accordent beaucoup d'importance au présent, ont de la difficulté à s'imaginer ce que sera leur avenir. Dans certain cas, les participants ne peuvent même pas dire un mot sur le sujet. Comme disait une participante : « Je sais pas quoi te dire là-dessus, on va voir comme ça va venir. » (Nathalie, 27 ans). Par contre, on remarque que deux participants ayant décroché au secondaire ont une attitude plus positive que les autres face à l'avenir. Dans les deux cas, ces jeunes s'informent beaucoup et participent à des activités agricoles dans leur milieu respectif (David, 28 ans, secondaire 3; Carl, 26 ans, secondaire 3).

6.5 Conclusion

Nous avons vu qu'il n'est pas possible de généraliser à partir des données tirées du volet qualitatif de la recherche en raison du petit nombre de personnes rencontrées en entrevue. Toutefois, malgré cette difficulté de taille, des lignes de force sont apparues dans

l'analyse des propos des participants aux entrevues. Quelques éléments retiennent particulièrement notre attention ici.

En premier lieu, nous avons vu que l'expérience acquise sur la ferme avait beaucoup d'importance tant pour les jeunes de la relève qui s'étaient donné une formation agricole que pour ceux qui ne possèdent ni formation ni diplôme. Pour les deux groupes, cette expérience est constitutive de l'identité professionnelle et elle permet de s'intégrer beaucoup mieux à la formation agricole institutionnelle comme dans le processus d'établissement.

En second lieu, il semble très clair que l'incitation à la formation implantée en 1994 par la SFA a porté fruit, puisque des participants aux entrevues nous ont indiqué que c'était là une des raisons qui les avaient amenés à se donner une formation agricole. Outre cette motivation, les jeunes interrogés dans le cadre de l'enquête qualitative nous disent qu'ils ont choisi la formation agricole parce qu'ils y croient au départ, parce qu'elle est source d'ouverture d'esprit, qu'elle permet de se situer en tant qu'agriculteur parmi les autres qui pratiquent le même métier, et qu'elle favorise le développement de compétences, non pas tant sur le plan technique car dans ce domaine, ils se sentent relativement à l'aise, mais en ce qui regarde la gestion et la planification sur une exploitation. Ceux qui ont choisi la formation agricole ont vécu dans la plupart des cas une expérience scolaire sans trop de difficultés.

En troisième lieu, les propos tenus par ceux qui ne se sont pas donné de formation agricole et qui ne possèdent aucun diplôme nous indiquent fortement que les difficultés scolaires sont probablement la cause majeure qui amène ces jeunes à ne pas se donner de formation agricole. Ces difficultés ont représenté pour ces jeunes un écueil insurmontable qui les ont empêché d'aller plus avant dans leur scolarité. Dans ce contexte, exiger de ces jeunes ne serait-ce que l'acquisition du diplôme d'études secondaires en agriculture constitue une gageure.

Enfin, la formation générale est un autre écueil majeur pour les jeunes de la relève qui souhaitent poursuivre des études en agriculture. Plusieurs nous ont indiqué que les cours de français, de mathématiques, de philosophie et d'éducation physique avaient constitué pour eux une difficulté supplémentaire dans leur cheminement scolaire. Pour certains, ces cours ont été un butoir. L'idée de créer des avenues de formation diversifiées qui puissent permettre de garder dans le réseau scolaire des jeunes qui autrement le quitteraient, est sûrement une solution envisageable dans le domaine de la formation agricole.